

La nuit était maintenant tombée ; depuis un moment, de lourds nuages gorgés d'eau s'épanchaient généreusement ; sous ce rideau liquide, la maison se fondait presque dans l'ombre proche du bois ; derrière le bois, la Dordogne. La maison ? Plutôt une grosse chaumière qu'on aurait dotée d'un petit étage. Mais Lambert la connaissait bien ; même aujourd'hui, les yeux fermés, il l'aurait retrouvée. Il y avait passé trop de vacances, et y avait éprouvé trop de joies pour que, transpercé par la pluie, crotté jusqu'aux genoux et harassé après plus de deux heures de marche dans la nuit tombante, il n'eût pas l'impression d'atteindre à un havre de paix, une paix qu'il avait depuis si longtemps perdue.

Tout enfant, il venait y passer les vacances de Noël chez ses grands-parents. La maison n'était séparée du bois que par un jardin ceint d'une haie d'épineux, où son grand-père avait établi un vrai jardin de curé, et par un sentier. Très tôt dans l'après-midi, le sous-bois était assez sombre ; cette obscurité exerçait sur Lambert un attrait fait d'appréhension et de certitude que, la nuit venue, lutins et farfadets de ses lectures préférées venaient y courir et voltiger. Plus d'une fois, au serein et jusqu'à la nuit tombée, chaudement couvert comme l'exigeait alors sa grand-mère, il avait gagné le fond du jardin, où la haie s'interrompait pour un petit portillon qui permettait, après avoir traversé le sentier, de gagner le bois. Si, par bonheur – un bonheur rare dans le Sud-Ouest – la neige enveloppait tout de son manteau blanc et ouatait tous les sons, alors, lorsque, le portillon derrière lui refermé, il

traversait le petit chemin et abordait la lisière du bois, il se prenait pour Davy Crockett ou quelque héros de Jack London. Il ne doutait pas de rencontrer Croc Blanc, ce loup qu'il avait découvert et appris à aimer en lisant son premier livre, le premier livre qui avait été à lui, en propre, mais un vrai livre, par un livre enfantin, son livre. Porté par une audace intrépide et tremblant d'une peur délicate, il avançait doucement entre les arbres, attentif au crissement de la neige sous ses pas, et sursautait à l'envol d'un corbeau qui froissait l'air de ses ailes lentes. Quand l'ourlet des oreilles brûlant de froid, il regagnait enfin la chaleur de la maison, il n'abandonnait pas tout à fait son fantasme : il était encore ce trappeur qui regagnait son campement à l'issue d'une longue journée de traque.

— Lambert, tu n'es pas raisonnable ! lui reprochait sa grand-mère en l'attirant près de la cheminée où crépitait un feu de sarments ; tu avais promis de rentrer tout de suite et voilà bientôt une heure que tu es sorti. Tu auras pris mal !

En cette soirée de novembre, il n'y avait pas de neige, il tombait une lourde pluie froide et Lambert ne rêvait pas de rentrer fatigué d'avoir longtemps traqué le renard des neiges ; il chancelait, fourbu après une longue marche aux travers de champs labourés qui cassent le rythme, évitant les habitations et craignant d'être lui-même traqué. Pourquoi être venu là ? Il n'en savait rien ; il n'y avait pas pensé, ne s'était pas posé de question, n'avait rien calculé. Il n'en aurait pas été capable, toute pensée suspendue, si ce n'est l'idée, le réflexe plutôt, de fuir, de partir, droit devant lui. C'est à peine si, plus de trois heures après avoir réalisé que ses parents étaient morts, et maintenant au moment d'entrer dans la maison de ses grands-parents, les rouages de son esprit recommençaient à fonctionner.

Oui, ses parents étaient morts, assurément ; comment son père n'aurait-il pas été mort, avec cette plaie affreuse, le front défoncé par cette statuette de bronze qui gisait, ensanglantée, près de lui ? Et sa mère, affalée, tassée, immobile, comme un pantin désarticulé au bas de l'escalier de la cave, pouvait-elle être encore en vie ? Était-ce bien lui qui l'avait poussée dans l'escalier, sans doute pour l'éloigner, pour ne plus entendre son hurlement strident et fou, quand elle avait découvert son père inerte et sanglant sur le carrelage de l'entrée de leur maison de Bordeaux ? Était-ce lui, ou cet être à qui il cherchait en vain à cacher le secret de ses pensées et qui le harcelait ? Il s'était jeté dehors – avait-il même refermé la porte de la maison derrière lui ? Maintenant il en doutait –, avait gagné la gare Saint-Jean, il ne savait comment, et était ainsi parvenu à Libourne. De là, en suivant de loin le cours de la Dordogne, il avait trébuché dans les champs fraîchement labourés, pour éviter les habitations, il avait enjambé des clôtures, déchirant au passage une jambe de son pantalon, avait subi depuis plus d'une demi-heure une pluie pénétrante et maintenant, grelottant, il arrivait à la maison de ses grands-parents, située à près de dix kilomètres de Libourne. Une maison vide, sans doute froide et humide, mais où il serait mieux que dehors, par ce temps exécrable.

La clé..., dans la débâcle de son esprit, il n'avait même pas pensé à prendre, accrochée dans un coin de la cuisine, la clé de la maison de ses grands-parents ; ceux-ci, disparus l'un et l'autre en quelques mois depuis plus de trois ans, ne seraient pas là pour lui ouvrir. Une minute, il fut désemparé, s'affola : que faire ? Où s'abriter ? Il y avait bien, à quelques centaines de mètres de là, la maison des Payerne, des voisins avec lesquels ses grands-parents avaient eu de bons rapports et chez qui, à la saison, lui-même allait cueillir des noisettes ; mais il ne fallait pas se montrer à eux, surtout dans l'état où il était ; il ne fallait

pas qu'on le vît là, l'idée s'imposait à lui, bien qu'il ne sût même pas ce qu'il allait faire.

Il se rappela alors que sa grand-mère, quand elle sortait pour gagner le petit bourg voisin, avait coutume de glisser la clé dans une anfractuosité à peine visible en bas de l'embrasure de la porte, tout contre son chambranle ; la clé était toujours là, sans doute depuis le jour où l'on avait emporté à l'hôpital cette pauvre vieille qui venait de s'effondrer dans la boutique du boulanger, frappée d'un malaise dont elle ne devait pas se remettre.

Il entra et referma la porte derrière lui. Il n'avait plus remis les pieds dans cette maison depuis trois ans ; en fait depuis que, à la mort de son grand-père, qui avait suivi sa femme dans la tombe quelques mois plus tard, ses parents l'avaient fermée. Encore enfant, Lambert avait d'abord imaginé qu'il continuerait à y venir comme par le passé, bien qu'il pressent  t qu'il n'y retrouverait plus la même chaude ambiance ; mais ses parents avaient rapidement cessé d'y venir, préférant passer leurs loisirs sur le Bassin d'Arcachon, à la belle saison, et dans les Pyrénées, l'hiver. Lambert ne l'avait pas longtemps regretté : il n'avait pas tard   à se rendre compte que n'y venir qu'avec ses parents, sans ses grands-parents, et y trouver ainsi la même ambiance grise que dans leur maison de la rue du Palais Gallien, pouvait être pire encore que de n'y pas venir et lui rendait plus sensible le fait que, avec la disparition de ses grands-parents, c'était l'époque heureuse de son enfance qui s'était achevée, sans retour.

Dans la famille Saujon, les choses avaient pourtant bien commencé. Pierre, son père avait obtenu depuis peu son diplôme de kinésithérapie et faisait ses premières armes dans le cabinet d'un confrère établi boulevard Montmartre,    Paris, quand, lors d'un week-end passé à Étretat, il avait fait la connaissance de Danielle ; celle-ci était la fille uni-

que de Charles Tinchebray, un commerçant aisé de Gisors. Pierre Saujon avait été fasciné par les yeux de Danielle : bleus, mais pas de ce bleu, pale jusqu'à la dureté, qu'on trouve souvent chez les filles du Nord, ni bêtement et simplement de la nuance d'un bleuet clair ; une légère nuance violette leur donnait quelque chose de mystérieux, et de fragile aussi. Fragile, c'est d'ailleurs l'impression que donnait Danielle et c'est elle sans doute qui fut pour beaucoup dans le fait que Pierre s'en éprit ; il n'est pas rare que l'amour naisse inconsciemment du besoin ou du désir de protéger, empruntant ainsi une forme aimable du machisme, quand c'est l'homme qui l'éprouve ; c'est aussi pourquoi il n'est pas rare que, à l'étonnement de leur entourage et de leurs proches, on voie une jeune fille, à qui tous les bonheurs et toutes les joies semblent promis, s'éprendre d'un homme disgracié ou vulnérable, parce qu'elle devine et sait que son âme est plus belle que son corps et parce que sa propre capacité d'amour s'appelle aussi dévouement ; un peu, mariage excepté, comme, avec une tendresse aussi chaste qu'active, Hortense, la marinière de « La Providence », protégeait le charretier rustaud créé par Georges Simenon.

Pierre Saujon s'amouracha d'Étretat, où il allait passer quelques jours chaque fois que son emploi du temps et le temps lui-même le lui permettaient. Jusqu'au jour de novembre 1948 où, sous une pluie battante, promesse dit-on de bonheur, il se rendit avec ses parents à la mairie de Gisors, puis à l'église Saint-Gervais, église paroissiale des Tinchebray, pour y consacrer son union avec Danielle, entourée de Charles et Amélie Tinchebray, ses parents.

Ceux-ci avaient acheté au nom du jeune couple un petit appartement rue d'Hauteville, non loin du lieu de travail de Pierre ; deux fois par mois, Pierre et Danielle retournaient à Gisors pour y passer les week-ends ; Danielle n'avait pas encore vraiment coupé le cordon ombilical

avec sa mère. Avec le printemps 1950, le jeune Lambert Saujon vint au monde ; mais sa jeune mère eut à souffrir d'un accouchement difficile, qui devait lui laisser une certaine fatigabilité.

*

Lambert se déplaça pour retrouver la plage ensoleillée qui glissait sous les arcades du cloître

— Je n'ai évidemment gardé aucun souvenir de cette période de ma vie, me dit-il. J'avais à peine trois ans passés quand mes parents ont quitté Paris, pour aller s'installer à Bordeaux. Mon père avait eu l'occasion de reprendre dans de bonnes conditions le cabinet d'un confrère bordelais qui prenait sa retraite. Cette décision, mes grands-parents maternels l'avaient regrettée parce qu'elle éloignait ainsi d'eux leur fille. Bordeaux, certes, est beaucoup plus loin de Gisors que Paris, mais ce n'était pas le bout du monde ; pour eux, pourtant, qui n'avaient jamais quitté leur Normandie, c'était presque une expatriation.

« Avec leur accord, mes parents avaient revendu l'appartement de la rue d'Hauteville. Le prix qu'ils en avaient obtenu leur avait permis de n'emprunter que la moitié du prix qu'ils durent verser pour acquérir un appartement beaucoup plus spacieux à Bordeaux, rue du Palais Gallien ; le cabinet qu'avait acquis mon père était établi dans un local loué non loin de là, rue Fondaudège. Mes premiers souvenirs sont au Jardin Public, un grand square, en réalité beaucoup plus qu'un square, que de longues grilles séparent du cours Georges Clemenceau d'un côté et d'une rue Daviau d'un autre. Il se termine sur une petite place Longchamp, en une pointe seulement tronquée pour les besoins du portail ouvert sur la place. C'est par cette entrée que, après avoir traversé la rue Fondaudège, ma

mère m'amenait chaque jour, si le temps le permettait, passer une partie de l'après-midi.

Lambert se tut un instant. Son visage s'était apaisé, son regard était ailleurs, dans ce lointain passé. À ce moment, je crois qu'il a, un court instant, oublié ma présence. Un petit sourire, un sourire à peine perceptible a éclairé son visage fatigué ; un sourire plein de douceur, et de tristesse aussi..., de tristesse, ou peut-être, de mélancolie ; il n'y avait aucune gaîté dans son sourire, aucune joie, non, de la tristesse ou, plutôt, oui, de la mélancolie. Sans doute, le souvenir d'une période heureuse, mais si brève et depuis si longtemps révolue...

— J'aimais bien ma mère, alors, je m'en souviens. Elle était si douce, si bonne ; j'avais alors quatre ans, cinq ans, six ans ; j'aurais pu être tenté d'abuser de ce qui était aussi, chez elle, de la faiblesse. Je ne l'ai pas fait, du moins je le crois ; j'étais si petit encore. Pour moi, c'était un peu un ange descendu sur terre. Elle avait toujours le sourire aux lèvres, un sourire si doux, si tendre, qui me jetait souvent dans ses bras. Elle était toujours vêtue de mailles, et de couleurs pastel, très simple, très chic aussi ; c'est du moins le souvenir que j'en ai. Pour moi, ma maman était la plus belle...

Il s'interrompit ; son sourire était devenu ironique, d'une ironie légère et aimable, dont il était lui-même l'objet :

— C'est vrai, pour un enfant, sa maman est toujours la plus belle, c'est vrai. Pourtant, malgré tout ce qui s'est passé depuis, je crois, je crois vraiment que ma mère avait beaucoup de charme, un charme discret, effacé ; qu'elle était alors très bonne...

— Attendez... Voilà deux fois que vous parlez vraiment au passé : vous l'aimiez « alors », elle était « alors » très bonne, avez-vous dit. On pourrait croire que vous aviez cessé de l'aimer, qu'elle avait cessé d'être bonne, au moment où vous sortiez de la petite enfance.

De nouveau, il se tut. Cette fois, son visage s'était assombri, comme froissé, replié sur lui-même. Son silence se prolongeait ; m'avait-il oublié ou avait-il décidé de ne plus rien me dire ? Les traces d'émotions dont je ne pouvais deviner la nature se succédaient sur son visage. Soudain, il eut une sorte de sursaut, comme s'il avait décidé d'échapper à ces souvenirs, ou se refusait à les revivre. Pourtant, il reprit la parole, avec hésitation.

— C'est vrai... vous avez raison... enfin, je veux dire que mes propos sont maladroits. Et puis..., pour comprendre ce qui s'est passé..., après ce que j'ai commis, je comprends que vous vous demandiez si je n'avais pas cessé de l'aimer, et que, peut-être même, j'avais commencé à la haïr. Quoi d'autre que la haine, une haine brûlante, abominable, pourrait expliquer qu'un fils en vienne à tuer sa propre mère ? Dieu me pardonnera-t-il jamais cet horrible geste ? Et pourtant, les choses ne sont pas si simples. Non, je ne haïssais pas ma mère, je ne l'ai jamais haïe. C'est vrai, les dernières années, je ne la voyais plus avec mes yeux d'enfant..., je la jugeais, mais, surtout, je la plaignais..., au moins quand j'étais capable de penser à autre chose qu'à moi... ; oui, elle méritait d'être plainte plus que d'être jugée.

— Vous la plaigniez ? Pourquoi donc ?

— Écoutez. Ce n'était pas de sa faute. Mon père...

— Quoi ? Votre père ? Était-il pour quelque chose dans ce dont vous plaigniez votre mère ? Vous n'en avez rien dit au procès. Pourquoi ?

— Qu'est-ce qu'un jury aurait pu comprendre ? Et puis..., si je les ai tués, si j'ai commis cette abomination, si j'ai pu..., enfin, je ne vais pas en imputer la moindre part de responsabilité à mon père, même si... Je vais essayer de vous expliquer.

*

Au printemps 1953, le jeune couple avait donc quitté la capitale. Il y avait alors six ans environ que Pierre avait commencé à travailler chez ce confrère parisien, boulevard Montmartre. Ses parents étaient loin d'être malheureux et son père gagnait convenablement sa vie. Mais il avait de plus en plus conscience qu'il lui faudrait s'établir à son compte, comme on dit, s'il voulait sortir de ce qui était, malgré tout, la médiocrité. Il lisait régulièrement la presse professionnelle ; une annonce y avait retenu son attention. Un confrère de Bordeaux, désireux de prendre sa retraite, cherchait un successeur. Contact fut pris ; le vieil homme n'était pas gourmand ; il attachait plus d'importance à ce que son successeur ne déçût pas sa clientèle qu'au prix qu'il pourrait obtenir de la cession qu'il lui ferait de celle-ci.

Les contacts furent longs, sympathiques mais longs, car Pierre dut se rendre plusieurs fois à Bordeaux, y séjourner même à deux reprises pendant plusieurs jours : son confrère souhaitait le voir à l'œuvre, juger de son « contact » et de son savoir-faire et lui demanda de l'assister pendant quelques jours pour lui permettre de se faire une idée de ses qualités. Les choses se passèrent le mieux du monde et Pierre Saujon put acquérir le cabinet pour un prix inespéré. Avec le prix de vente de

l'appartement de la rue d'Hauteville, le jeune couple acheta, je l'ai déjà dit, un appartement rue du Palais Gallien, plus vaste et plus confortable que leur appartement parisien.

Les parents de Danielle, qui redoutait de voir moins souvent et moins facilement leur fille, ne firent cependant rien pour s'y opposer ou tenter d'en dissuader Pierre, fût-ce même en tirant parti du fait que le jeune couple avait jugé convenable de demander leur accord pour revendre l'appartement de la rue d'Hauteville, acheté moins de cinq ans plus tôt. Ils avaient bien compris que c'était là l'occasion pour Pierre, pour leur fille et le petit Lambert, d'améliorer leurs conditions de vie. Au reste, Charles Tinchebray, le père de Danielle, avait alors soixante et un ans et songeait à la retraite. Il forma dès ce moment le projet de gagner alors à son tour le Sud-Ouest.

De fait, quatre ans plus tard, les parents de Danielle, après avoir vendu leur commerce de Gisors pour un bon prix, firent construire une maison dans la région de Liourne. Charles Tinchebray, fidèle à ses attaches normandes, avait voulu que celle-ci fût à colombages et couverture de chaume ; on était alors en 1957 et Lambert était trop jeune pour avoir vraiment connu les difficultés que son grand-père avait eues pour obtenir le permis de construire une maison dont le style était si éloigné de la maison typique du Sud-Ouest.

L'arrivée de ses grands-parents ouvrit pour Lambert une nouvelle période de sa vie ; d'autant plus sûrement que l'atmosphère s'était déjà bien assombrie dans sa petite famille.

— Je ne sais pas si je saurai vous expliquer vraiment comment j'ai senti l'ambiance familiale se dégrader progressivement ; en ai-je même un souvenir exact ? Il m'arrive d'en douter... Vous savez ce que c'est : tout au long de la vie, chaque fois qu'on les évoque, on ne cesse de reconstruire ses souvenirs, de les corriger inconsciemment en fonction de tant de choses, d'éléments qu'on avait d'abord ignorés, ou mal connus, de son expérience, que sais-je encore ? Ce que je vais essayer de vous raconter, c'est ce que j'ai vu, ce que j'ai vécu entre ma mère et mon père quand j'avais six, sept ans, et jusqu'à quinze ans ; ce que j'ai vu, et ce n'était que la surface d'événements dont l'essentiel s'est déroulé hors de ma vue ; et que je ne peux pas vous expliquer sans être influencé par ce que j'ai appris par la suite, par ce que je n'ai que progressivement compris, ou même par l'interprétation que je donne aujourd'hui de faits dont mon âge ne me permettait pas de comprendre le sens.

— Qu'importe... Il vaut mieux, sans doute..., n'essayez même pas de reconstituer exactement ce que vous avez ressenti à huit ans ou à quinze ans, par exemple. D'abord, je suis convaincu comme vous que ce n'est pas vraiment possible, et ce serait inévitablement artificiel ; d'ailleurs, c'est sans doute l'aboutissement de l'évolution de vos sentiments qui a finalement commandé vos gestes, plus que des souvenirs d'enfance incertains. Vous disiez donc que votre père...